

Nouvelle évocation du sel, mais considéré ici comme le symbole de ce qui donne du goût aux aliments, aux relations et à la vie. Marc fait-il allusion à la qualité de la vie fraternelle au sein de la communauté chrétienne où chacun est invité à cultiver le bon sens, le discernement, la modération, la sagesse pour accueillir « les petits » et vivre en paix ?

11. LES RELATIONS HOMME-FEMME SELON LE CŒUR DE DIEU. 10, 1-12

10, 1-2 « Partant de là, Jésus arrive dans le territoire de la Judée, au-delà du Jourdain. De nouveau, des foules s'assemblent près de lui, et de nouveau, comme d'habitude, il les enseignait. Des pharisiens l'abordèrent et, pour le mettre à l'épreuve, ils lui demandèrent : "Est-il permis à un mari de renvoyer sa femme." »

Entre les deux annonces de sa Passion (9, 31 et 10, 33), sur ce chemin pascal de croissance et de dépassement de soi, Jésus continue donc à donner quelques enseignements fondamentaux sur la vie chrétienne. Après l'invitation au service, à l'ouverture d'esprit, à la vigilance par rapport aux scandales, Marc insère ici une séquence sur les relations conjugales.

Sur le plan géographique, Jésus et ses disciples ont désormais quitté la Galilée, franchi le Jourdain d'ouest en Est, pour atteindre la Judée en passant par la Transjordanie. Ils repasseront le Jourdain d'est en ouest à la hauteur de Jéricho. C'est en fait un des chemins de pèlerinage vers Jérusalem pour ceux qui voulaient éviter de traverser la Samarie. À peine est-il arrivé en Judée, que Marc nous décrit sa première rencontre avec les foules qui, comme celles de Galilée, se rassemblent autour de lui. Et « une fois de plus, selon son habitude, il les enseignait. »

Et de nouveau, les adversaires de Jésus, les pharisiens, cherchent à lui « tendre un piège » (cf. 8, 11 ; 12, 13-15). Cette fois-ci, ils tentent de l'embarrasser à propos de l'interprétation très controversée d'un passage de la loi mosaïque : « Soit un homme qui a pris une femme et consommé son mariage ; mais cette femme n'a pas trouvé grâce à ses yeux, et il a découvert une tare à lui imputer ;

il a donc rédigé pour elle un acte de répudiation et le lui a remis, puis il l'a renvoyée de chez lui» (Dt 24, 1).

Peut-on, oui ou non, se fonder sur ce passage pour répudier sa femme, autrement dit pour légitimer la pratique du divorce? Si Jésus répond: «oui», il va à l'encontre de l'ensemble de son message fondé sur le respect de chacun, d'autant que ce texte est manifestement au détriment de la femme puisque c'est l'homme seul qui décide! Et s'il répond: «non», il galvaude la sainte et vénérable Loi de Moïse! Déjà, au temps de Jésus, deux grandes écoles rabbiniques s'affrontaient sur ce sujet. Celle du rabbi Hillel qui admettait assez largement le divorce et celle du rabbi Shammaï qui en déterminait plus strictement les cas, protégeant ainsi davantage le droit de la femme contre l'arbitraire du mari.

10, 3-5 «Jésus dit: "Que vous a prescrit Moïse?" Ils lui dirent: "Moïse a permis de renvoyer sa femme à condition d'établir un acte de répudiation." Jésus répliqua: "C'est en raison de la dureté de vos cœurs qu'il a formulé pour vous cette règle."»

La discussion s'oriente immédiatement sur la subtile différence entre «commandement» et «permission». Jésus fait judicieusement remarquer que Moïse n'a pas «commandé» le divorce mais «permis». Ce n'était en fait qu'une «concession» acceptée par Moïse à cause de la «dureté du cœur» de l'homme, qui n'abolissait pas pour autant la loi fondamentale du mariage exprimée par la Torah.

En fait Moïse, selon le contexte du passage invoqué par les pharisiens (Dt 24, 1-4), ne fait que constater le fait social de la pratique du divorce, non pour l'encourager ni le recommander, mais pour y introduire un peu de justice. Si l'homme doit rédiger pour la femme un acte de répudiation, c'est afin que celle-ci retrouve sa liberté et ne soit pas l'objet d'un chantage permanent. C'est donc par une interprétation abusive de cette concession, qu'on en a fait un droit pour l'homme et même un «commandement».

10, 6-9 «Mais, au commencement de la Création, Dieu les fit homme et femme. À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux deviendront

une seule chair. Ainsi, ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Donc, ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas.»

Et Jésus, remontant au-delà de toute législation humaine, rappelle immédiatement la volonté initiale du Créateur. Il rapproche pour cela deux citations du livre de la Genèse (Gn 1, 27 et 2, 24). Le Dieu unique a créé l'homme et la femme à son image et a lié l'un et l'autre pour qu'il réalise une entité nouvelle indissoluble. C'est donc sa parole créatrice et son dessein d'amour qui opèrent ce lien et fondent l'unité indissoluble du mariage. Jésus refuse donc clairement la polygamie et rappelle le dessein initial de Dieu. Sa prise de position ne s'appuie pas sur des arguments juridiques mais sur la vocation originelle de l'amour humain, reflet de celui du Créateur.

Mais, compte tenu de la condition actuelle de l'homme blessé par le péché, l'idéal que Jésus propose n'est-il pas une utopie irréalisable? Jésus n'ignore pas combien le cœur de l'homme et de la femme est aliéné par les forces mauvaises, mais il a conscience d'être venu pour nous libérer de cette aliénation et nous permettre d'aimer à nouveau selon le dessein du Dieu créateur. Ceci dit, entre l'idéal vers lequel nous devons tendre et les limites de l'homme, il faut laisser place à la pédagogie de la miséricorde, de la croissance de tout être qui doit assumer ses échecs et croire qu'un nouvel avenir est toujours possible. C'est toute la délicate question de la pastorale des « divorcés ».

10, 10-12 « De retour à la maison, les disciples l'interrogeaient de nouveau sur cette question. Il leur déclara : "Celui qui renvoie sa femme pour en épouser une autre, devient adultère envers elle. Si une femme qui a renvoyé son mari en épouse un autre, elle devient adultère." »

Une fois encore, l'enseignement public de Jésus se termine par une explication aux disciples à la « maison ». Il fait allusion ici au renvoi unilatéral du partenaire, non seulement par l'homme mais aussi par la femme, pour en épouser un ou une autre, et qu'il considère comme un adultère. Que la femme puisse prendre une telle initiative était impensable dans la société juive de l'époque,

mais tout à fait possible selon la législation romaine. Nouvel indice de l'enracinement socioculturel de la communauté à laquelle s'adresse Marc. Quand est-il dans le cas de séparation des époux par consentement mutuel? Jésus n'en parle par explicitement.

12. AVOIR UN CŒUR D'ENFANT POUR ACCUEILLIR LE ROYAUME DE DIEU. 10, 13-16

10, 13 «Des gens présentaient à Jésus des enfants pour qu'il pose la main sur eux; mais les disciples les écartèrent vivement.»

Marc place ici une scène qui, apparemment, a peu de rapport avec l'ensemble de cette longue séquence où sont regroupés une série d'enseignements de Jésus sur la manière de se comporter dans la vie. En réalité, cette scène éclaire l'ensemble de la séquence. On lui amène des enfants afin qu'il les touche. On peut y voir un geste de dévotion populaire qui manifeste une assez grande proximité entre Jésus et les foules. Les disciples rabrouent les enfants. Ils ne jouent pas forcément au service d'ordre musclé, mais peut-être se donnent-ils un peu d'importance, eux qui ont l'honneur d'escorter ce rabbi qui fait courir les foules. Ils chassent donc cette marmaille un peu désordonnée. Ce qui ne correspond pas tout à fait avec l'enseignement de Jésus sur le service des gens simples et l'accueil respectueux des plus petits.

10, 14 «Voyant cela, Jésus se fâcha et leur dit: "Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le Royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent."»

Leur comportement indispose Jésus qui se fâche et manifeste, au contraire, une grande tendresse pour les enfants (cf. 9, 36). Et il profite de cet incident, non seulement pour s'opposer à ses disciples, mais aussi pour leur rappeler que le Royaume de Dieu appartient «à ceux qui leur ressemblent.»

Il est clair que, dans nos Évangiles, il y a entre le message de Jésus et les enfants comme une sorte de mystérieuse complicité. Ce n'est pas tellement leur innocence qui est, ici, évoquée, mais

leur ouverture spontanée à la nouveauté, à l'impossible, à l'avenir. Les blessures de la vie ne les ont pas encore fermés sur eux-mêmes, laissés blasés ou sceptiques. Encore dépendants des autres, ils savent encore recevoir sans s'imaginer propriétaires du monde qui les entoure. Toutes ces dispositions sont en fait celles que Jésus réclame de ses disciples pour accueillir la gratuité du Royaume de Dieu qu'il est venu nous révéler et nous offrir. Ce Royaume ne peut-être reçu que par ceux qui sont capables de s'émerveiller, comme les enfants, et de croire que tout est don.

Si Marc a situé cette scène au cœur de cette séquence d'enseignements, c'est que justement ces enfants sont un peu comme les « modèles » des disciples de Jésus qui ne doivent pas chercher à dominer les autres (9, 33-36) ou mettre leur avenir dans les richesses de ce monde (10, 23-25) et croire que l'amour peut durer toujours (10, 5-9).

10, 15-16 « Amen, je vous le dis : celui qui n'accueille pas le Royaume de Dieu à la manière d'un enfant, n'y entrera pas. » Et il les embrassait et les bénissait en leur imposant les mains. »

Jésus élargit son propos pour en faire une déclaration solennelle à portée universelle. Au-delà de ses disciples, il s'adresse à tous ceux qui voudront devenir ses disciples. Sa présence parmi nous est décisive, car il révèle et inaugure le Royaume Dieu qui n'est pas une réalité qui se mérite ou s'achète, mais un don gratuit de Dieu qu'on accueille avec émerveillement comme un enfant reçoit un cadeau. C'est pourquoi, au lieu d'empêcher les enfants d'aller à Jésus, les disciples doivent se mettre à leur école. Et Marc conclut cette scène par un double geste de Jésus : une étreinte affectueuse et une bénédiction par l'imposition des mains. Il est le seul à mentionner cette bénédiction des enfants qui signifie probablement ce don du Royaume.

13. LES RICHESSES DE CE MONDE ET LE DON DE DIEU. 10, 17-31

10, 17-18 « Jésus se mettait en route (en chemin) quand un homme accourut et, tombant à ses genoux, lui demanda : "Bon

Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en héritage?" Jésus lui dit: "Pourquoi dire que je suis bon? Personne n'est bon, sinon Dieu seul." »

Toute cette séquence, qui regroupe plusieurs petites unités sans doute distinctes au départ, a pour fil directeur l'invitation de Jésus au détachement des richesses de ce monde pour entrer dans le Royaume de Dieu. Dans la logique de sa catéchèse, Marc est le seul à noter que la rencontre a lieu au moment où « Jésus s'en allait sur le chemin », rappelant ainsi que nous sommes toujours sur le chemin pascal de la foi. Un homme accourt donc pour rattraper Jésus, déjà en route sur ce chemin, et « se jette à genoux » devant lui, manifestant ainsi un profond respect que Marc est seul à souligner. Il interpelle Jésus comme un maître de sagesse qu'il qualifie de « bon » afin de savoir ce qu'il doit « faire » pour hériter de la vie éternelle.

Jésus commence par le renvoyer à Dieu qui seul est bon. Autrement dit, il n'y a pas de recette miracle ou de comportement idéal en soi pour obtenir la vie éternelle. C'est la qualité de nos actes, animés par l'amour et orientés vers Dieu, source de toute bonté, qui leur donne une densité éternelle. Ce qui est important ce n'est pas de se demander: « qu'est-ce qui est interdit et qu'est-ce qui est permis », mais « qu'est-ce que l'amour me demande? » L'amour ou la Bonté de Dieu est l'unique critère de discernement moral de nos actes, l'unique porte d'entrée de la Vie éternelle (cf. 12, 28-34).

Car c'est bien « la vie éternelle » qui est l'enjeu de tout ce passage centré sur le comportement du disciple par rapport aux richesses de ce monde (On retrouve ce terme de « vie éternelle » au début et à la fin de la séquence: 10, 17 et 30). Si Jésus a déjà évoqué la Vie éternelle (cf. 9, 43), c'est la première fois, dans l'Évangile de Marc, que quelqu'un lui pose explicitement une question sur ce sujet. Cet homme, qui est un juif zélé, comme la suite du récit le montre, sait très bien que le but de son existence est la vie éternelle, mais il s'interroge sur le « comment faire? »

10, 19-20 « Tu connais les commandements : “Ne commets pas de meurtre, ne commets pas d’adultère, ne commets pas de vol, ne portes pas de faux témoignage, ne fais de tort à personne, honore ton père et ta mère.” L’homme répondit : “Maître, tout cela je l’ai observé depuis ma jeunesse.” »

Alors Jésus le renvoie au Décalogue (Ex 20, 12-16), qui est au cœur de la Torah, dont il énumère quelques points essentiels, en particulier ceux qui concernent les relations humaines. Marc y introduit d’ailleurs un précepte qui ne figure pas dans le Décalogue : « Tu ne feras de tort à personne. » Il est évident que dans son enseignement, Jésus va plus loin que le Décalogue, mais en le renvoyant aux commandements de Dieu, il veut aider cet homme à creuser le but de sa recherche. De fait, il a écouté et observé fidèlement la Loi de Dieu depuis sa jeunesse. Cet homme pourrait bien être la figure-type de l’ensemble du peuple d’Israël. Mais il lui manque « quelque chose ». C’est ce que Jésus veut lui faire découvrir.

10, 21-22 « Jésus posa son regard sur lui et il l’aima. Il lui dit : “Une seule chose te manque : va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres ; alors tu auras un trésor au ciel. *Puis viens, suis-moi.*” Mais lui, à ces mots, devint sombre et s’en alla tout triste, car il avait de grands biens. »

Nous avons déjà vu combien Marc aime relever les « regards » de Jésus qui ne regarde pas notre humanité, globalement, comme du haut d’un nuage mais veut rencontrer chacun qui est unique à ses yeux (cf. 3, 5.34 ; 5, 32 ; 11, 11). Et Marc est le seul à souligner ici, l’affection de Jésus pour cet homme. Et si Jésus éprouve de la tendresse pour cet homme, ce n’est pas tellement à cause de ce qu’il fait, mais parce que manifestement il reste disponible au-delà de son observance de la Loi.

« Une seule chose te manque ! » La fidélité à tous les commandements mérite respect, mais cela ne suffit pas semble dire Jésus ! Une certaine bonne conscience peut empêcher tout « bon pratiquant » de rester un « chercheur » de Dieu et étouffer le dynamisme de sa foi et de son amour dans une pratique un peu formelle. Une

«seule chose» manque à cet homme profondément «religieux», mais elle est l'essentielle de la foi chrétienne : oser parier sa vie et son avenir sur l'amour de Jésus, oser prendre le risque de «vendre tout ce qu'il a», non par mépris des biens de ce monde, mais pour «suivre» Jésus. «Puis, viens et suis-moi!» C'est la finale de l'invitation de Jésus qui éclaire tout le reste de sa proposition.

Devenir chrétien, c'est avoir entendu cette interpellation personnelle de Jésus : «Viens et suis moi. Tu auras un trésor dans le ciel» L'expression : «Viens et suis-moi» fait d'ailleurs écho à la vocation des premiers disciples (cf. 1, 16-20 et 2, 14).

Mais l'invitation de Jésus sur ce chemin qui conduit au Royaume de la Vie éternelle, au lieu de le combler de joie, le plonge dans une grande tristesse, «car il avait de grands biens» commente Marc. Il prend soudain conscience de son attachement à quelques biens terrestres qui l'empêchent de tenter cette aventure de la foi. Et il s'en va «tout triste», non pas tellement à cause de ses biens, mais du fait de son incapacité à s'en détacher. Et nous savons que ces richesses ne sont pas seulement d'ordre matériel, car nous pouvons être «riches» de nos projets, de notre savoir, de nos habitudes, même religieuses.

En même temps que la grâce de son appel, Dieu nous donne souvent la grâce de la lucidité qui nous fait prendre conscience de notre incapacité radicale à répondre à cet appel. En réalité, la «suite» de Jésus, sur le chemin libérateur mais ardu de la foi, ne peut être qu'un don de Dieu qui peut accomplir en l'homme ce que celui-ci est incapable de réaliser seul. Ce que Jésus confirmera : «Aux hommes, c'est impossible, pas à Dieu, car tout est possible à Dieu» (10, 27). Certains commentateurs voient en cet homme le symbole du peuple d'Israël, fidèle à la Loi et en quête de Sagesse. Dans ce cas, la richesse qui l'encombre pour suivre totalement Jésus est d'ordre spirituel. Car le plus difficile, pour suivre Jésus, est accepté d'être sauvé par lui, gratuitement et non par la pratique scrupuleuse de la Loi.

10, 23-24a «Alors Jésus regarde autour de lui et dit à ses disciples : “Comme il sera difficile à ceux qui possèdent des richesses

d'entrer dans le Royaume de Dieu !" Les disciples étaient stupéfaits de ces paroles. »

Marc note, une nouvelle fois, le regard circulaire de Jésus qui scrute probablement le visage de chacun de ses disciples qui ont été les témoins de ce dialogue. C'est l'occasion de leur faire prendre conscience, à eux aussi, de la distance infinie qui existe entre les richesses terrestres de l'homme et les biens du Royaume de Dieu, entre ces biens que nous croyons posséder et le don gratuit de Dieu que seuls les cœurs pauvres peuvent accueillir.

« Qu'il sera difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le Royaume de Dieu ! » Les disciples sont déconcertés par les paroles de Jésus. Car, finalement, ces richesses terrestres ne sont-elles pas, selon la mentalité générale de l'époque, un signe de la bénédiction de Dieu ? Les propos de Jésus bouleversent leur conception du bonheur et leur hiérarchie des valeurs. Ce n'est que dans la lumière de Pâque qu'ils pourront enfin découvrir les « richesses spirituelles du Christ » qui nous ouvrent les portes du Royaume de Dieu.

10, 24 b-26 « Jésus reprenant la parole leur dit : "Mes enfants, comme il est difficile d'entrer dans le Royaume de Dieu ! Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu !" De plus en plus déconcertés, les disciples se demandaient entre eux : "Mais alors, qui peut être sauvé ?" »

Marc souligne l'insistance de Jésus qui répète ce qu'il vient de dire mais en le généralisant : « Mes enfants, qu'il est difficile d'entrer dans le Royaume de Dieu ! » Autrement dit, les richesses matérielles ne sont qu'un obstacle parmi bien d'autres qui empêchent l'homme d'accueillir le Royaume. Notre cœur n'est pas spontanément accordé au Don de Dieu, puisqu'il « est plus facile à un chameau de traverser par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu ». La comparaison est bien orientale. Ces paroles de Jésus troublent profondément les disciples qui se demandent qui, dans ces conditions, pourra être sauvé ?

10, 27 «Jésus les regarde et dit: "Pour les hommes, c'est impossible, mais pas pour Dieu; car tout est possible à Dieu."»

Marc a soigneusement composé ce passage pour bien montrer l'impossibilité pour l'homme laissé à lui-même, à ses pseudo-richesses, d'entrer dans le Royaume de Dieu et, en contraste, faire éclater la libéralité de Dieu qui, seul, peut sauver l'homme. Tout est don. Tout est grâce. Le salut est le fruit de la gracieuseté de l'amour divin. Être chrétien, c'est croire et s'ouvrir à la gratuité de l'amour sauveur de Dieu.

Jésus «fixe» à nouveau son regard sur ses disciples. Un regard où devaient se mêler une certaine lucidité attristée et beaucoup de tendresse. «Aux hommes, c'est impossible!» Tel est le dramatique constat de Jésus devant ses disciples stupéfaits qui découvrent finalement que son appel n'est pas à leur mesure. Si l'entrée du Royaume est particulièrement difficile à ceux dont les richesses risquent d'étouffer le vrai désir du cœur, son accès ne semble guère plus facile pour les autres! L'homme est incapable de se sauver lui-même!

Singulière leçon pour toutes les croyances modernes qui sont presque toutes centrées sur une autoréalisation de soi-même. Et c'est sans doute, de nos jours, un des obstacles majeurs à la foi: accepter que l'homme ne puisse atteindre seul son propre accomplissement! Or Jésus est clair: «Aux hommes, c'est impossible!» Le bonheur de l'homme n'est pas au bout de ses mérites, de ses capacités, de ses vertus, de ses «richesses» humaines ou spirituelles, mais dans l'accueil confiant du don de Dieu (cf. Ep 2, 7-10).

«Mais pas pour Dieu: car tout est possible à Dieu!» Mais, après la lucidité du diagnostic, l'imprévisible Bonne nouvelle qui ranime l'espérance: Dieu veut que tous les hommes soient sauvés (cf. 1 Tm 2, 4). L'amour sauveur de Dieu peut sauver l'homme de l'impasse dans laquelle il se trouve. Son Esprit est capable de passer à travers le blindage de notre orgueil, nos tristesses, nos doutes, nos révoltes, nos blocages, et finalement notre cœur de pierre pour nous éveiller à sa présence aimante, libératrice et nous redonner un cœur d'enfant accueillant. Ce n'est pas

par hasard que la séquence des enfants et de l'homme riche se succèdent chez Marc !

10, 28-30 « Pierre se mit à dire à Jésus : “Voilà que nous avons tout quitté pour te suivre.” Jésus déclara : “Amen, je vous le dis : nul n'aura quitté, à cause de moi et de l'Évangile, une maison, des frères, des sœurs, une mère, un père, des enfants ou une terre, sans qu'il reçoive, en ce temps déjà, le centuple : maisons, frères, sœurs, mères, enfants et terres, avec des persécutions et, dans le monde à venir la vie éternelle.” »

Si dans un premier temps, les paroles de Jésus ont déconcerté les disciples, dans un second temps, ils commencent à mieux saisir les implications de leur vocation à la suite du Christ. « Eh bien ! nous, nous avons tout quitté pour te suivre ! » dit Pierre qui, comme d'habitude chez Marc, s'exprime au nom des autres disciples.

« En vérité, je vous le déclare ». Nouvelle ouverture un peu solennelle de Jésus qui souligne l'importance des paroles qu'il va prononcer (cf. 10, 15) à propos de tout disciple qui aura tout quitté « à cause de moi » et « à cause de la Bonne Nouvelle ». Par ce parallèle, Marc identifie, une nouvelle fois, la Bonne Nouvelle et Jésus lui-même (cf. 8, 35).

Jésus promet à ceux qui se sont détachés de tout à cause de Lui, le centuple, non seulement dans le monde à venir, la vie future, mais dès maintenant, « en ce temps déjà ». Tout ce que le disciple semble avoir quitté, il le retrouve surmultiplié, excepté le « père », sans doute pour suggérer que désormais il n'y a plus qu'un seul Père : Dieu.

Marc sait, par expérience, que de nombreux chrétiens qui ont quitté villages, maison, famille et biens, pour suivre Jésus, ont découvert de nouveaux liens de solidarité au sein de la communauté chrétienne, la grande famille spirituelle de Jésus. Il écrit aussi pour ceux qui, dans la société impériale de l'époque, devront perdre leur emploi et donc leurs biens et leurs relations pour recevoir le baptême et entrer dans la communauté. Il leur rappelle combien leur appauvrissement est en fait, dès ici bas, un enrichissement et déjà une entrée dans « la vie éternelle » dont la réalité plénière ne se révélera que dans le « monde à venir. »

« Avec des persécutions. » Marc est le seul à ajouter cette incise. Veut-il apporter un bémol à tout enthousiasme trop facile et rappeler qu'il s'agit bien de suivre Jésus, mais un Jésus crucifié et glorifié ? Plus probablement, nous avons ici l'écho de la vie de la communauté chrétienne qui a déjà fait l'expérience des épreuves, des persécutions et aussi, « dès maintenant », la joie du dépouillement à la suite de Jésus, gage de la joie éternelle.

« Les persécutions » font partie de l'itinéraire pascal de tout disciple ; elles peuvent être des occasions de dépassement, de croissance et de renaissance. On peut dire que c'est ici finalement que Jésus répond à la question de l'homme riche : « Que dois-je faire pour recevoir en héritage la vie éternelle » (10, 17). Il faut suivre Jésus, accueillir le don du Royaume de Dieu comme un enfant qui reçoit tout avec joie et croit en l'impossible, sans pour autant échapper aux persécutions inévitables sur le chemin pascal de la foi.

10, 31 « Beaucoup de premiers seront derniers, et les derniers seront les premiers »

Marc conclut l'ensemble de cette séquence entre les annonces de la Passion par ce verset final qui résume l'enseignement paradoxal de Jésus sur le renversement des valeurs. Cette sentence ne classe pas à priori les hommes en deux catégories mais vise tous les hommes. Jésus veut probablement signifier que la hiérarchie des véritables valeurs n'est pas la même chez des hommes et dans le Royaume de Dieu.

V

Cinquième étape de l'itinéraire de la foi.

La montée à Jérusalem. 10, 32 à 13, 37

1. TROISIÈME ANNONCE DE LA PASSION. 10, 32-34

10, 32a « Les disciples étaient en route (chemin) pour *monter* à Jérusalem ; Jésus marchait devant eux ; ils étaient saisis de frayeur, et ceux qui suivaient étaient aussi dans la crainte. »

Après la profession de foi partielle de Pierre à Césarée de Philippe, Jésus a annoncé à ses disciples que son chemin devait passer par Jérusalem où il serait livré et mis à mort, avant de ressusciter le troisième jour. Marc au fil des séquences suivantes, par quelques touches très brèves, a rappelé cette « montée » progressive de Jésus et de ses disciples vers Jérusalem.

Il nous a indiqué leur traversée de la Galilée, leur arrivée en Judée, au-delà du Jourdain. Et après avoir été arrêté sur le chemin par l'homme venu l'interroger à propos de la vie éternelle, Marc introduit sa troisième et dernière « annonce » de la Passion et de la Résurrection. C'est dire que nous sommes toujours sur le chemin pascal de la foi.

Ce sommaire a une signification particulièrement symbolique puisque Marc y souligne le rôle de Jésus qui « nous précède » sur ce chemin qui monte à Jérusalem. C'est lui qui « marche devant » et ouvre la voie sur laquelle il a invité ses disciples à le suivre. Souvenons-nous que Jésus, après la première annonce de sa passion, avez vivement rabroué Pierre et l'avait invité, lui, ses disciples et

même la foule à « passer derrière lui » (8, 32-34). Ici, Marc souligne le contraste entre l'attitude résolue de Jésus, bien décidé à assumer les événements, et la peur de ses disciples. Cette longue « marche » vers l'inconnu a dû profondément marquer les disciples, car chacun des synoptiques en parle.

Ils sont « effrayés » et « saisis de peur ». On les comprend. Le discours de Jésus n'est pas rassurant. Aller au-devant des souffrances et de la mort ne peut réjouir personne. Or c'est cette perspective que Jésus leur annonce régulièrement. Il leur a même promis des « persécutions » ! (10, 35).

10, 32b-34 « Prenant de nouveau les Douze auprès de lui, il se mit à leur dire ce qui allait lui arriver : “Voici que nous montons à Jérusalem. Le Fils de l'homme sera livré aux grands prêtres et aux scribes ; ils le condamneront à mort, ils le livreront aux nations païennes, qui se moqueront de lui, cracheront sur lui, ils le flagelleront et le tueront, et trois jours après, il ressuscitera.” »

Jésus appelle de nouveau les Douze et « commence » à leur dire ce qui allait lui arriver. En fait, ce n'est pas la première fois que Jésus annonce sa Passion, mais elle demeure toujours pour ses disciples une nouveauté peu banale. Alors que les deux premières annonces s'adressaient au groupe élargi des « disciples », cette troisième et dernière annonce vise uniquement les « Douze » qui prennent une importance croissante dans le récit de Marc.

Non seulement Marc emploie deux fois le verbe « monter » dans ce sommaire (10, 32 et 33), mais le pluriel de ce verbe (« ils montaient », « voici que nous montons ») indique bien que cet itinéraire n'est pas seulement celui de Jésus, mais aussi celui des disciples. Marc en utilisant le terme des « Douze » (écho de l'appel des Douze en 3, 35), qui préfigure toute la communauté chrétienne, insiste donc sur l'unité du destin de Jésus et de l'Église.

Ce pluriel est aussi le signe que la communauté primitive, souvent en butte à l'hostilité et même aux persécutions, a pris conscience que s'était ainsi qu'elle devait « marcher derrière Jésus ». Marc exhorte ainsi ses frères à persévérer dans la foi. La joie de suivre Jésus pour entrer dans la Vie du Royaume ne peut éliminer la dimension pascale de la

foi. Cette troisième annonce est plus détaillée que les deux autres et les événements sont décrits selon l'ordre chronologique selon lequel ils vont se dérouler dans l'Évangile de Marc qui s'est certainement inspiré, ici, des faits qu'il connaissait déjà.

Cette annonce, comme les deux autres, est aussi une manière pour Marc de dire à sa communauté que ce destin de Jésus trahi, livré, mis à mort, est intégré dans le Dessein de salut de Dieu. Autrement dit, les épreuves et les persécutions endurées par les disciples de Jésus ne sont pas un accident ou un regrettable obstacle sur le chemin de la Vie, mais font partie de la mission de l'Église. Notons que Marc écrit que Jésus sera « livré aux païens », littéralement « aux Nations ». Ce qui est une manière de dire que ce drame dépasse le peuple juif et qu'il nous concerne tous. Avec cette dernière annonce, nous retrouvons le même schéma tripartite que dans les précédentes : une annonce de la Passion (10, 33-34), suivi d'une manifestation de l'incompréhension des disciples (10, 35-40) et d'un enseignement par Jésus sur la façon de le suivre (10, 41-45).

2. VOUS NE SAVEZ PAS CE QUE VOUS DEMANDEZ. 10, 35-45

10, 35-37 « Alors, Jacques et Jean, les fils de Zébédée, s'approchent de Jésus et lui disent : "Maître, ce que nous allons te demander, nous voudrions que tu le fasses pour nous." Il leur dit : "Que voulez-vous que je fasse pour vous ?" Ils lui répondirent : "Donne-nous de siéger, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche, dans ta gloire." »

La première annonce de la passion avait provoquée la réaction indignée de Pierre (8, 32), après la seconde annonce, il y eut la discussion entre les disciples sur les préséances (9, 34) et ici, la troisième annonce est suivie de la requête de Jacques et Jean qui demandent à Jésus les premières places dans son futur royaume ! Marc ne critique pas ces apôtres, mais il montre à quel point les pensées des hommes, même les meilleurs, sont bien loin du dessein mystérieux de Dieu révélé par le chemin insolite de Jésus.

Pierre, Jacques et Jean ont pourtant été les témoins privilégiés de la résurrection de la fille de Jaïre et de la transfiguration ! Mais nous sommes incapables par nous-mêmes de comprendre Jésus et de le suivre vraiment. Marc souligne ainsi cette tension permanente au cœur de notre foi, tiraillée entre notre attachement sincère à Jésus et notre répulsion instinctive devant son chemin pascal.

La demande des fils de Zébédée est claire : siéger aux places d'honneur auprès de Jésus quand il aura établi son pouvoir. Ils préparent l'avenir ! Ils se poussent en avant ! Leur demande leur paraît d'autant plus légitime que, selon une ancienne tradition, ils seraient des « cousins » de Jésus. Et selon la coutume orientale, quand un membre de la famille réussit, toute la parenté doit pouvoir profiter des retombées sociales ou économiques de son ascension.

Ils envisagent donc spontanément la « gloire » messianique de Jésus d'une manière toute temporelle, ce qui est diamétralement à l'opposé de ce que Jésus essaie de leur faire comprendre ! Ni Jacques ni Jean, pas plus que Pierre, ne pouvaient envisager un « Messie » souffrant. Leur attente messianique se nourrit d'autres images : celles d'un royaume terrestre et politique du Fils de David.

10, 38 « Jésus leur dit : “Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire à la coupe que je vais boire, être baptisé du baptême dans lequel je vais être plongé ?” »

Jacques et Jean ne manquent pourtant pas de générosité puisqu'ils ont tout quitté pour suivre Jésus, mais ils rêvent encore de promotion et de privilèges ! Ils n'ont pas encore saisi la signification du « chemin » de Jésus ! Ils ignorent que les places, à sa droite et à sa gauche, seront occupées par des brigands crucifiés avec lui ! (15, 21).

Jésus ne leur reproche pas leur désir de « gloire » et ne repousse pas leur demande, mais il va les inviter à approfondir et à purifier ce désir de bonheur. Ils seront exaucés, et bien au-delà de leur attente humaine, mais pas comme ils l'imaginent ! Jésus, qui connaît les limites du cœur humain, ne rejette jamais nos demandes légitimes de bonheur souvent trop étriquées, mais il les ouvre sur

un horizon plus vaste. Il va donc profiter, ici, de la demande de Jacques et Jean pour leur faire entrevoir à quelles conditions on peut participer à sa « gloire ». Pour cela il utilise deux images : celle de la coupe et celle du baptême.

Si parfois, dans l'Ancien Testament, la coupe évoque la bénédiction de Dieu et la joie du salut, le plus souvent il s'agit de la « coupe d'amertume », c'est-à-dire de quelque chose de « difficile à avaler ». La coupe est alors un symbole d'épreuves amères qui souvent purifient le pécheur. Ici, naturellement, le contexte de la Passion de Jésus toute proche, invite à voir dans cette coupe l'annonce des épreuves qu'il va devoir endurer au cours de sa passion (cf. la coupe de Gethsémani 14,36). Désirer partager sa « gloire » c'est donc accepter de boire aussi cette coupe, assumer les mêmes épreuves. Cette parole prendra encore davantage de sens pour eux lorsqu'ils boiront à la coupe de la Sainte Cène (14, 24-25) dont Jésus fera une annonce prophétique et un mémorial de sa Passion.

Marc, seul, ajoute ici l'image du « baptême » qu'il comprend dans le sens étymologique du mot grec qui signifie « noyade ». De fait, Jésus sera comme « plongé » dans la mort, il sera comme « immergé » dans la souffrance. Sa mort aura toutes les apparences d'un véritable « naufrage » et sa Pâque sera une véritable « plongée dans l'inconnu ».

Jésus demande donc aux deux frères s'ils sont prêts à assumer ce risque, à partager sa Pâque ! Jésus a pu emprunter cette image du « baptême » dans la pratique courante des ablutions de purification au sein de la tradition juive. On peut aussi penser que Marc a puisé ces images de la « coupe » et du « baptême » dans la pratique sacramentelle déjà en usage dans la communauté chrétienne. Le baptême y était déjà probablement vécu comme une participation à la Pâque de Jésus. Cette image était d'autant plus parlante que le baptême chrétien des premiers siècles se faisait par « immersion » complète. « Nous tous qui avons été baptisés en Jésus Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés – plongés » (Rm 6, 3).

Marc pense donc probablement au baptême chrétien qui engage le disciple, à la suite du Christ, jusqu'à la mort. Suivre Jésus, c'est

vivre ce « plongeon », c'est-à-dire participer, dans la foi, à la mort de Jésus pour renaître à une vie nouvelle, c'est bien parier sa vie sur l'amour sauveur de Dieu qui a arraché Jésus à la mort.

10, 39-40 « Ils lui dirent: "Nous le pouvons." Jésus leur dit: "La coupe que je vais boire, vous la boirez; et vous serez baptisés du baptême dans lequel je vais être plongé. Quant à siéger à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de l'accorder; il y a ceux pour qui cela est préparé." »

Jésus confirme que, finalement, Jacques et Jean participeront à sa Pâque, mais il ne peut pas d'avance leur assurer une place d'honneur dans le Royaume. Sa mission consiste à indiquer le chemin du Royaume de son Père, d'en ouvrir l'accès à ceux qui le suivent sur le chemin de Pâque. Mais l'accueil dans ce Royaume – qui est une participation à la vie même de Dieu – est un don de Dieu comme le souligne l'emploi du passif: « ce sera donné à ceux pour qui cela est préparé ». Pour le Royaume de Dieu, il n'y a pas de place « réservée » ni de billet de groupe que l'on pourrait se procurer d'avance, car chacun doit s'y engager personnellement. Jésus remet ses disciples face à son Père qui prépare pour chacun le meilleur dans la mesure où il l'accueille.

3. VIVRE POUR SERVIR ET DONNER SA VIE. 10, 42-45

10, 41-42 « Les dix autres, qui avaient entendu, se mirent à s'indigner contre Jacques et Jean. Jésus les appela et leur dit "Vous le savez: ceux que l'on regarde comme chefs des Nations, les commandent en maîtres; les grands font sentir leur pouvoir." »

Marc centre la seconde partie de cette séquence sur la réaction des autres disciples et un enseignement capital de Jésus. Les autres apôtres sont indignés parce qu'ils partagent les mêmes conceptions messianiques temporelles, les mêmes ambitions inavouées et leur réaction fait écho à la discussion sur les préséances (cf. 9, 34).

Alors Jésus « appelle » les apôtres. Bien qu'ils soient déjà présent, par cet appel Marc donne une certaine solennité à ce que Jésus

va dire et indique ainsi que son enseignement est très important. Comme à la suite des deux autres annonces de sa Passion, il sera question de la manière de le « suivre ». De fait, ce passage assez court donne une des clefs essentielles pour comprendre la mission de Jésus et celle de ses disciples. Jésus fait rarement allusion à la vie politique de son temps. Cependant ici, en soulignant l'ambiguïté de tout « pouvoir » humain qui est rarement totalement désintéressé et en faisant allusion aux « grands » de ce monde qui aiment faire sentir leur « domination », il évoque peut-être la situation d'Israël soumis au pouvoir des « chefs des nations païennes » (l'empire romain).

10, 43-44 « Parmi vous, il ne doit pas en être ainsi. Celui qui veut devenir grand parmi vous sera votre serviteur. Celui qui veut être parmi vous le premier sera l'esclave de tous. »

Or, les relations au sein du Royaume qu'il vient instaurer sont exactement à l'opposé du comportement de ceux qui détiennent un quelconque pouvoir sur terre. Il ne s'agit pas de chercher à asservir, à dominer, mais, au contraire, à servir. « Il n'en est pas ainsi parmi vous. » Pour illustrer cette révolution radicale dans les relations humaines, Marc utilise ici deux expressions complémentaires : serviteur et esclave¹ qui soulignent que la qualité première de tout disciple, au sein de la communauté chrétienne, est la disponibilité pour servir les autres. Devenir un frère selon l'Évangile, c'est apprendre à se faire le serviteur de tous, sans exception. Jésus énonce ici pour tous ses disciples, présents et à venir, un principe fondamental qui va à contre-courant du fonctionnement spontané de toute société humaine.

Car, comme les apôtres, nous sommes tous plus ou moins animés par cette tendance à dominer les autres. Être le premier, le plus fort, le meilleur, est quelque chose d'innée dans le cœur de

1. Le « serviteur » (*diakonos*) n'exerce par un pouvoir mais il accomplit un « service » (*diakonia*), ce qui est la caractéristique essentielle de tous les ministères des premières communautés chrétiennes. Le mot « esclave » (*doulos*) peut désigner un esclave au sens strict du terme, mais peut aussi signifier « serviteur » au sens large, celui qui dépend d'un maître.

l'homme. Tendance qui n'est d'ailleurs pas forcément mauvaise en soi et qui peut même être un facteur de stimulation, de progrès entre les êtres et les peuples. Mais quand cette tendance est gangrenée par le mal, elle se pervertit en volonté de domination qui cherche à écraser ou à éliminer les autres.

« Or, il n'en est pas ainsi parmi vous ». Ce n'est pas un souhait mais un présent constitutif de la communauté chrétienne, où chacun se fait le serviteur de tous, qui exclut toute forme de pouvoir calqué sur les sociétés civiles. Jésus, qui connaît bien le cœur de l'homme, veut construire sa nouvelle communauté sur l'attitude contraire, celle du service. Cette invitation pressante n'est pas une nouvelle loi parmi d'autres, mais le fondement même de toute communauté chrétienne, un des principes révolutionnaires de sa Bonne Nouvelle qui annonce le Royaume de Dieu, celui de l'amour libérateur. Ce renversement exige effectivement une conversion radicale qui inaugure une nouvelle manière d'être, de vivre les relations humaines par rapport auxquelles Jésus se présente comme la référence exemplaire.

Cet enseignement capital, donné sur le « chemin » pascal, montre donc que suivre Jésus, c'est servir et donner sa vie pour ses frères, s'engager à vivre autrement toutes nos relations, participer à l'amour révolutionnaire, libérateur, sauveur de Dieu lui-même pour les hommes. Le service des autres n'est pas une indigne servilité, mais un don de soi par amour qui révèle la vraie grandeur de l'homme. La vie de Jésus est le fondement même de cette nouvelle loi constitutive de la communauté chrétienne. C'est quand l'homme sert qu'il ressemble le plus à Dieu !

Servir, ce n'est pas refuser de prendre des responsabilités, accepter n'importe quelle soumission passive, puisque Jésus ne s'est pas dérobé à sa mission et ne manifestera pas la moindre lâcheté face à ses adversaires. Il affirme même son « autorité » pour enseigner, expulser les démons et les vendeurs du Temple ou pour remettre les péchés. Mais cette « autorité » qu'il transmettra à ses disciples (cf. Mt 28, 18) n'est pas un pouvoir de coercition, mais une participation à sa puissance de vie, une qualification reçue de Dieu pour servir l'homme.

C'est la raison pour laquelle, toute « autorité », exercée au sein de la communauté chrétienne, ne sera jamais un simple décalque de nos sociétés civiles (quelles soient féodales, monarchiques ou même démocratiques). La loi fondamentale du service ne met pas en cause la nécessité d'une organisation hiérarchique de la communauté chrétienne mais doit sans cesse inspirer son fonctionnement (cf. 1 Co 12, 4-31 ; Rm 12, 3s ; Ep 4, 7-13).

10, 45 « car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie en rançon pour la multitude. »¹

Ce verset clôt admirablement toute cette section scandée par les trois annonces de la passion. De fait, Jésus prendra la place de l'esclave en lavant les pieds de ses disciples (Jn 13) et mourra crucifié comme un exclu. Et le plus grand « service » qu'il pourra rendre aux hommes ce sera de « donner sa vie ». Il révèle ainsi le sens ultime de sa mission et celle de tout disciple. Notons que l'expression « donner sa vie en rançon » doit être bien comprise dans le contexte biblique pour éviter certaines interprétations regrettables qui n'ont pas manqué au cours des siècles. Jésus ne saurait être considéré comme une victime offerte pour assouvir la colère de Dieu ou le prix que Dieu devait payer pour racheter l'homme prisonnier de Satan !

Cette expression de « rançon » renvoie en fait à une coutume de l'Ancien Testament : quand un membre d'une famille juive avait été tué ou fait prisonnier, un de ses proches parents (appelé le « go'el » c'est-à-dire « le vengeur du sang ») devait le venger ou le libérer. Et le prophète Isaïe avait même osé présenter le Dieu de l'Alliance comme le « go'el du peuple d'Israël » ! En utilisant cette image Jésus a peut-être voulu suggérer qu'il était, lui, le véritable « go'el » ou libérateur, non seulement du peuple d'Israël mais de « beaucoup », ce sémitisme signifiant habituellement la totalité des

1. Ce verset, unique dans tous les Évangiles (et ses parallèles dans les synoptiques), soulève une question. Son vocabulaire évoque le « Serviteur Souffrant » du prophète Isaïe dont on retrouve ici plusieurs expressions-clés : « servir » « donner sa vie en rançon (ou en expiation) » et « multitude » (cf. Is 53, 10-12)...

hommes, la « multitude ». Il ne s'agit pas d'une rançon ou d'un rachat, comme dans une négociation, mais d'un don gratuit de son amour. Jésus a conscience d'établir une Alliance nouvelle et définitive entre Dieu et l'humanité.

Par son incarnation, il s'est identifié à l'homme pécheur et en a assumé toutes les conséquences. Par sa vie et sa mort, il a manifesté ce don libérateur de tout lui-même pour le salut des hommes. Ce qu'il exprimera explicitement, la veille de sa passion, au cours de la dernière Cène : « Ceci est mon corps livré et mon sang versé pour la multitude » (14, 24).

De plus, en se désignant comme « serviteur », Jésus nous invite à ne pas interpréter sa passion dans un sens doloriste. Ce n'est pas d'abord la « souffrance » en tant que telle qui est l'essentiel de son chemin pascal, mais l'amour qui sert jusqu'au don total. Ce n'est pas la souffrance en tant que telle qui est libératrice, mais l'amour que Jésus y déploie. Seul l'amour est libérateur et sauveur.

4. GUÉRISON DE L'AVEUGLE BARTIMÉE. LA LUMIÈRE DE LA FOI. 10, 46-52

10, 46 « Jésus et ses disciples arrivent à Jéricho. Et tandis que Jésus sortait de Jéricho avec ses disciples, et une foule nombreuse, le fils de Timée, Bartimée, un aveugle mendiant, *était assis au bord du chemin.* »

Sur le « chemin » de Jésus qui monte à Jérusalem pour y vivre sa Pâque, Marc intercale le récit de la guérison de l'aveugle Bartimée dont il va faire une admirable catéchèse sur la foi qui est, selon lui, un passage de l'aveuglement de l'homme, enfermé dans les ténèbres, à la lumière du Christ. Il amorce aussi un nouveau tournant dans l'itinéraire de Jésus, puisque celui-ci ne cherche plus à garder secret son identité et accepte d'être appelé pour la première fois du titre messianique : « Fils de David ». Et en entrant à Jérusalem, il va même se désigner lui-même ouvertement comme le Messie attendu par son peuple.

Jésus et les Douze ont donc longé la rive-est du Jourdain, traversé la Transjordanie (cf. 10, 1) et, à hauteur de Jéricho,

remontent vers Jérusalem. Cet itinéraire a pour Marc une signification hautement symbolique. En effet, dans la tradition biblique, Jéricho évoque la fin de l'Exode et l'entrée du Peuple de Dieu en Terre Promise (cf. Jos 6). Il faut donc garder à l'esprit cet itinéraire du peuple de Dieu et ne pas détacher ce « passage » par Jéricho de la séquence suivante qui nous montrera Jésus « entrer » dans Jérusalem, puis dans le Temple.

Par cette catéchèse en image, Marc montre que c'est Jésus qui accomplira, par sa Pâque, le véritable exode de l'humanité vers le Royaume de Dieu. Selon sa perspective théologique, Jésus entame donc la dernière étape de son itinéraire pascal, de son « exode » et son passage par les « eaux du Jourdain » préfigure déjà son passage par les eaux de la mort.

D'ailleurs si Jésus et ses disciples arrivent ensemble à Jéricho : « Ils arrivent à Jéricho » ; il est seul, en tête, quand il en sort, suivi de ses disciples et de la foule. C'est bien lui qui nous ouvre le chemin de Pâque. Et c'est en marge de ce « chemin » qui monte vers Jérusalem que l'aveugle est « assis ».

Marc, seul, donne son nom : « Bar Timée, fils de Timée » et précise que c'est un mendiant. Et c'est sur ce même « chemin », qu'une fois guéri, il va « suivre » Jésus (10, 52). Cette belle inclusion nous indique que le mot-clé de cette séquence est le « chemin ». Bartimée est la figure symbolique de tout disciple et de la communauté chrétienne qui doivent suivre Jésus sur le chemin pascal de la foi. De fait, ne sommes-nous pas souvent, aveugles et désespérés, lents à « voir », à comprendre que ce chemin effrayant, qui passe par la mort, fait désormais partie du dessein sauveur de Dieu, est l'itinéraire obligé pour entrer dans la Vie.

L'aveugle est assis. Cette immobilité le fixe « hors du chemin » que Jésus emprunte, et sa cécité le tient éloigné de sa présence. Il est bien la figure de tout homme, aveuglé par les ténèbres, bloqué hors du chemin dynamique de la foi qui conduit à la Vie.

10, 47-48 « Quand il entendit que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier : "Fils de David, Jésus, prends pitié de moi !" Beaucoup de gens le rabrouaient pour le faire taire, mais il criait de

plus belle (beaucoup plus fort) : « Fils de David, prends pitié de moi ! » »

Bartimée perçoit un mouvement de foule et apprend qu'il s'agit de ce fameux rabbi qui opère des guérisons et dont manifestement il a déjà entendu parler. Il se met donc à crier pour attirer son attention. À travers ce cri, Marc veut nous faire entendre celui de tout homme, enfermé dans sa nuit, en quête de lumière et d'un sens à donner à sa vie. Il indique même une certaine progression dans l'appel de l'aveugle qui, la première fois, crie : « Fils de David, Jésus » et la seconde fois, simplement : « Fils de David ! », peut-être pour montrer le dynamisme interne de la foi qui n'en finit pas de s'ouvrir au mystère du Christ. C'est d'ailleurs la première fois que dans Marc Jésus est désigné publiquement du titre messianique de « fils de David ».

Marc s'attarde aussi à décrire la réaction ambiguë de la foule qui s'interpose entre Jésus et l'aveugle. C'est par la rumeur publique que Bartimée apprend la présence de Jésus et, en même temps, cette foule le rabroue, cherche à le faire taire. Il note aussi que l'aveugle « criait beaucoup plus fort », soulignant la persévérance de la démarche de Bartimée, conscient de la douloureuse distance qui le sépare de Jésus, et suggérant ainsi combien la foi peut être une recherche difficile au cœur de la nuit.

10, 49 « Jésus s'arrête et dit : *“Appeler-le.”* On appelle donc l'aveugle, et on lui dit : *“Confiance, lève-toi ; il t'appelle.”* »

Ces versets, qui sont propres à Marc, donnent beaucoup de vie à son récit : Jésus, soudain, s'arrête et dit : « Appeler-le. » La foi commence par un appel qui fait passer de l'éloignement à la proximité, de la fixité au mouvement. Marc souligne l'importance de cet appel de Jésus, qu'il répète trois fois dans ce seul verset, répercuté par la foule qui, soudain change d'attitude et encourage l'aveugle : « Aie confiance », – littéralement : « Aie la foi ! » (cf. 6, 50) –, « lève-toi, il t'appelle ». Le vocabulaire employé montre à l'évidence que la foi est déjà un début de renaissance.

10, 50 « L'aveugle jeta son manteau, bondit et courut vers Jésus. »

À l'appel de Jésus, Bartimée rejette derrière lui son manteau. Manière de montrer que toute démarche de foi est une rupture avec tout ce qui nous encombre, une libération de nos oripeaux, de notre passé et surtout du poids du péché qui pèse sur nos épaules. Ainsi dépouillé, l'aveugle retrouve une certaine mobilité qui le rend capable de venir vers Jésus, de faire le «saut» de la foi. «Il bondit et vint vers Jésus». Il accomplit un acte décisif, personnel, absolu et retrouve le chemin où marche Jésus. Ici, Marc identifie pratiquement «chemin» et «Jésus».

10, 51 «Prenant la parole, Jésus lui dit: "Que veux-tu que je fasse pour toi?" – L'aveugle lui dit: "Rabbouni, que je retrouve la vue!"»

La question de Jésus peut paraître curieuse, car la demande de l'aveugle est évidente! Jésus sait bien ce que désire cet homme, mais il l'invite à une démarche personnelle. Marc rappelle ainsi que Dieu ne peut pas et ne veut pas nous donner ce que nous ne lui demandons pas. L'aveugle répond, en donnant à Jésus le titre de «rabbouni» c'est-à-dire «mon maître». Ce titre araméen, qui est ici propre à Marc, exprime à la fois la vénération et une certaine intimité.»

10, 52 «Et Jésus lui dit: "Va, ta foi t'a sauvé." Aussitôt, l'homme retrouve la vue, et *il suivait Jésus sur le chemin.*»

Dans ce récit, Marc met sur les lèvres de Jésus deux paroles essentielles à toute démarche de foi: une parole d'appel: «Appelez-le» et une parole d'envoi: «Va, ta foi t'a sauvé». Il souligne aussi le contraste entre le début du récit où l'aveugle «est assis», hors du chemin et la finale où «il suivait Jésus sur le chemin». La foi est bien un nouveau regard et un cheminement dynamique à la suite de Jésus qui nous guérit de notre cécité, illumine notre cœur et nous rend capables de le suivre sur cette route de l'exode pascal où il nous précède et nous conduit à la vie du Royaume.

Notons que dans ce récit, Marc ne décrit aucun geste précis de la part de Jésus; la guérison physique en tant que telle occupe peu de place, car, pour lui, le véritable miracle, c'est celui de la foi

chrétienne. Celle-ci n'est pas une simple adhésion intellectuelle à une doctrine, mais l'accueil d'un appel et une suite dynamique de Jésus sur la route de Pâque.

Et la mission première de la communauté chrétienne est « d'appeler » tout homme aveugle, hors du chemin de la vie, à rencontrer Jésus, à se laisser illuminer par lui pour le voir et le suivre sur le chemin. Voir, croire et suivre, sont trois verbes-clés du mystère de la foi.

5. ENTRÉE MESSIANIQUE DE JÉSUS À JÉRUSALEM ET DANS LE TEMPLE. 11, 1-11

11, 1a « Lorsqu'ils approchent de Jérusalem, vers Bethphagé et Béthanie, près du mont des Oliviers. »

La route de Jéricho débouchait sur le village de Béthanie, puis à celui de Bethphagé, situé sur le flanc est du mont des Oliviers. Pour la première fois dans Marc, Jésus arrive enfin à Jérusalem et va entrer dans le Temple. Et le récit de notre évangéliste va s'efforcer de nous montrer qu'il n'y vient pas en touriste ou en simple pèlerin, mais qu'il a bien conscience de la dimension messianique et donc décisive de sa démarche. Quant aux disciples, déjà effrayés après la troisième annonce de sa passion (cf. 10, 32), ils vont pressentir, de plus en plus, que des événements graves se préparent et leur inquiétude ira grandissante.

Le récit de Marc semble suivre d'assez près le déroulement historique. En particulier la fameuse procession dite des rameaux ne rassemble pas chez lui « la plus grande partie de la foule » comme chez Matthieu (cf. Mt 21, 8) mais, ce qui est plus probable, une poignée de disciples et quelques pèlerins venus à Jérusalem pour la fête. Mais Marc ne nous fait pas pour autant un reportage de l'événement, il l'interprète selon sa perspective théologique propre. Pour lui, cet événement a surtout une portée symbolique et prophétique. Jésus poursuit la formation de ses disciples et par cette mise en scène insolite – ce qui n'est guère dans ses habitudes – il veut leur manifester quelque chose de sa véritable identité.